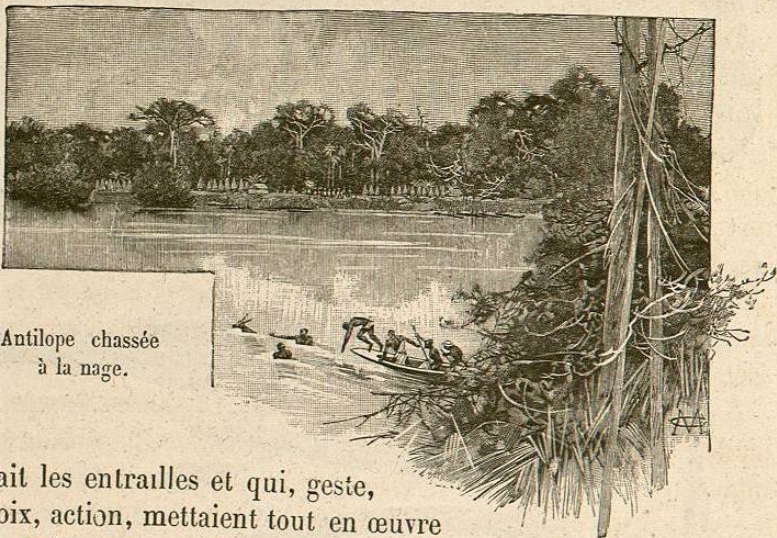


mais pour soutenir *mordicus* que c'était grâce aux feuilles vertes de tabac dont la plaie avait été recouverte.

Pendant notre voyage à travers la forêt, et presque toutes les fois que nous préparions les palissades, un petit quadrupède, appartenant à la famille des cerfs, et tapi sous le couvert jusqu'à ce que l'on fût presque à le toucher, s'élançait lestement parmi des centaines de gens excités par le désir qui ser-



Antilope chassée  
à la nage.

rait les entrailles et qui, geste, voix, action, mettaient tout en œuvre pour le capturer. Aujourd'hui un de ces gracieux petits êtres bondit par-dessus plusieurs pirogues placées côte à côte, et plonge entre deux eaux. Ardents à la poursuite, nos hommes sautent dans la rivière, dont la surface est bientôt parsemée de boules noires, les têtes de ces frénétiques. La « faim de viande » arrive chez eux à son paroxysme. La flèche empoisonnée, la zagaie qui tranche comme un rasoir, la perspective de bouillir dans le pot du cannibale, rien ne les arrête : une colonne tout entière se jette à l'eau ; tous nagent avec fureur, au risque de se noyer parce qu'un cinquantième de chance se présente pour chacun de s'emparer d'un minuscule animal, dont la moitié ne suffirait point pour le repas d'un seul. Il me fallut dépêcher cinq pirogues à la rescousse de ces fous. A plus de 800 mètres en aval, un jeune homme, nommé Feroudji, finit par le saisir au cou ; lui, à son tour, est happé par une demi-douzaine de camarades, et le courant les eût emportés si les canots n'avaient pris tous les lutteurs à bord. Mais, hélas pour le pauvre Feroudji ! l'antilope des brousses n'avait pas

plus tôt rendu l'âme, que chacun faisait main basse sur ses restes, et il n'en put sauver qu'un tout petit morceau, qu'il se fourra dans la bouche pour en garder quelque chose.

A l'étape suivante, nous arrivions près de notre ancien bivouac au confluent du Ngoula et de l'Itouri. A bord de la première pirogue, un homme fut atteint au dos par une flèche empoisonnée. Injection immédiate de carbonate d'ammoniaque : le blessé guérit.

Le lendemain autre alerte, mais cette fois la mort fut presque instantanée, comme si une balle eût frappé quelque viscère important. Djabou, le cuisinier, un peu souffrant, restait assis à l'arrière d'une pirogue ; l'équipage, descendu sur la rive, éloignée d'une douzaine de mètres, la halait le long d'un rapide ; un hardi naturel se rapproche petit à petit de l'embarcation et lance son dard envenimé, qui pénètre le bras du pauvre engagé à la hauteur de l'épaule et perce le bas de la gorge : la blessure avait l'air d'une piqûre d'aiguille. Djabou avait à peine crié « Mahomet ! » qu'il tombait mort sur le banc.

Nous nous dirigeons alors sur les Chutes de Panga. Le 20 septembre je fis pratiquer un sentier sur la berge, à côté des rapides ; nous halâmes 27 pirogues jusqu'à la cale, qui est en face du « Fort de l'Île », puis on convoya tous les bagages au camp.

Pendant notre premier passage dans les environs de ces chutes, les naturels ne nous avaient guère inquiétés ; depuis lors ils s'étaient ravisés : ils savaient avec quelle facilité on peut égorger un porteur nègre quand il n'est pas sous la surveillance immédiate d'un blanc. Les déserteurs de notre avant-garde avaient fourni plus d'un repas à ces misérables ; les stupides Bakoussou d'Ougarrououé ne laissèrent plus vides les marmites de l'anthropophage, dès qu'il eut compris que sa connaissance de la forêt lui rendait aisé d'approcher un de ces imbéciles et de le zagaier comme il aurait fait d'une chèvre. Nous perdîmes quatorze hommes en trente jours. Le 20, un imprudent Madi s'aventura dans la brousse, en quête de bois mort ; un indigène le perça de part en part. Le 21, à une quinzaine de mètres du camp, une femme manyouema atteinte d'une flèche empoisonnée expirait avant qu'on pût lui porter secours. Et pour compléter la série, un de nos Zanzibari de la colonne de Banalya mourut encore de par le manioc frais.

Dès notre arrivée aux rapides de Nedjambi, nos hommes, pressés par la faim, prirent à peine le temps d'empiler leurs fardeaux et partirent en corps pour la chasse aux bananes. Nous qui restions au camp ne manquions pas de besogne : pour faire franchir le lendemain à nos 27 canots les rapides correspondant à cette partie de la rive, il fallait ouvrir un chemin à travers la brousse et fabriquer des cordelles de rotin pour tirer les pirogues.

Au coucher du soleil, quelques-uns des fourrageurs rentrèrent, ravis de leur succès, mais beaucoup s'étaient attardés ; jusque longtemps après minuit, on tirait des coups de fusil, et les échos des clairières nous renvoyaient les appels de nos grands cors d'ivoire. A neuf heures du soir arriva la nouvelle que deux des nôtres avaient été tués. A dix heures on rapporta le corps de Feradji, le joyeux capitaine qui m'avait donné la réplique au campement de Banalya. Il était tout couvert de gouttes de sueur ; sur le bras gauche on voyait comme une piqûre d'épingle, la porte par où la mort était entrée ; après avoir été frappé, il eut la force de marcher une bonne heure dans la direction du camp, ensuite il voulut se reposer, car il se sentait faiblir ; il s'assit et mourut.

Puis le jeune Houssein bin Djouma, d'une famille respectable de Zanzibar ; il n'était pas mort, comme on nous l'avait annoncé, mais le cas semblait des plus graves. La flèche, traversant les chairs de l'avant-bras, avait pénétré à deux centimètres et demi au-dessus de la troisième côte ; la pointe, retirée à la hâte, était enduite d'une substance d'odeur particulière et dont l'aspect rappelait le coaltar concentré. Le bras n'était point gonflé, mais la blessure du tronc avait déterminé une grosse tumeur, molle sous le doigt. Le cœur avait été sur le point de lui manquer, disait-il, il avait eu de fortes transpirations, mais après avoir beaucoup vomé, il s'était senti soulagé. Très faible maintenant, il souffrait de la soif. On lava soigneusement ses blessures, dans chacune desquelles furent injectés 27 centigrammes de carbonate d'ammoniaque, puis on lui fit avaler une forte dose d'eau-de-vie.

Dix jours après, notre jeune homme, entièrement guéri, reprenait sa besogne accoutumée.

La dernière escouade rentra longtemps après minuit, par bonheur saine et sauve et nous apportant poules et plantains.

Mais, le lendemain matin, Tam, natif de l'île Johanna, atteint de fièvre chaude au cours d'une variole, se jeta dans les rapides et fut noyé.

Après avoir halé nos canots par voie de terre l'espace de 1200 mètres, nous nous arrêtons au-dessus des rapides afin de préparer pour cinq jours de rations de farine. Le traînage de ces pirogues à moitié pourries en réduisit le nombre à 22.

Puis nous franchissons sans accident la longue suite des sauts d'Engoueddé, et la caravane se dirige vers Avissibba ; une bonne étape nous amène au-dessous des rapides de Mabengou, dans le bivouac où j'avais attendu si longtemps Jephson et les siens.

Halte le lendemain ; une petite troupe de fourrageurs part pour l'Itouri, à la conquête des vivres. L'après-midi, ils nous apportent des plantains pour plusieurs jours, des chèvres, des poules. Pour la première fois, il nous fut possible de faire du potage gras pour nos malades. On prétendait que, en véritables bouchers, les Manyouema avaient débité une femme en morceaux pour assouvir leur faim de viande ; les chefs de caravane le nient formellement, et je les crois, car si les Zanzibari eussent découvert semblables mœurs parmi des compagnons dont les mets auraient pu contaminer leur batterie de cuisine, le vacarme n'eût pas cessé de sitôt.

Le 30 septembre, près des rapides en amont d'Avougadou, nous trouvons des manguiers, des orangers sauvages, si j'en puis juger d'après les fleurs et les feuilles, et, en outre, un très grand nombre de figes rouges à saveur douceâtre, mais leur involucre desséché n'avait plus de sécrétions sucrées, et il fut impossible d'en manger.

Sur la route, une des femmes indigènes mit au monde un enfant, et bientôt on la vit debout près de sa progéniture. Les Zanzibari accoururent à ce spectacle inaccoutumé. « Jette ça à la rivière ! » cria l'un d'entre eux. — Pourquoi ? répliqua un autre, ne vois-tu pas qu'il respire ? — Oui, mais il est tout blanc ! il doit avoir quelque maladie affreuse ! — « Ignorance, que de crimes s'abritent sous tes ténèbres ! Père ! pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » me disais-je en regardant ces hommes. Sans même soupçonner qu'ils auraient commis un meurtre, ils eussent éteint cette petite flamme à peine allumée !

Nous n'eûmes guère, à cette période, d'autre souci que les ulcères dont souffraient plusieurs de mes gens. Souidi, garçon fort avisé, âgé de treize ans, l'ancien petit domestique du major, avait éprouvé un accident qui dénuda l'os de la jambe sur une longueur de 20 centimètres. Nous avons quinze cas de variole; mais, de nos Zanzibari en contact incessant avec les malades, un seul contracta cette affection, Tam, dont nous avons dit la triste fin.

Vis-à-vis du confluent du Nepoko, tout près d'Avédjeli, l'épouse d'un tambour manyouema, jeune femme jolie et très avenante, entra dans un jardin pour cueillir des légumes; des sauvages cachés tout près la criblèrent de flèches. J'en vis jusqu'à sept plantées dans son corps. Ses cris attirèrent nos gens; on la transporta au camp en toute hâte; nous nous préparions à injecter de l'ammoniaque dans ses blessures quand elle tomba en arrière, tendit les mains à son jeune mari, le serra dans ses bras de la façon la plus touchante, soupira longuement et mourut. Certains voyageurs soutiennent que les Africains ne connaissent ni l'amour, ni l'affection, ni la jalousie. Qu'auraient-ils dit en voyant cette scène? Une autre femme manyouema offrait l'aspect le plus hideux; son visage n'était plus qu'une masse de pustules à soulever le cœur et d'une fétidité à peine supportable, mais son époux la soignait et la servait avec la tendresse la plus dévouée. La mort, la mort partout et chaque jour, et sous toutes ses formes, était parmi nous, mais aussi l'amour suprême, comme un ange gardien; il veillait auprès des mourants et embellissait le trépas même. Pauvres et douces créatures, ignorantes, les plus humbles de l'humanité, inconnues de ceux qui chantent les nobles sacrifices, la constance, l'oubli de soi-même, vous êtes vraiment nos sœurs, et il n'en peut douter, celui qui vous a vues, au milieu des réalités les plus lugubres, bercer le suprême sommeil de vos bien-aimés!

Le 2 octobre, nous approchions des Petits Rapides, au-dessous du confluent du Ngaiyou et de l'Itouri; une violente tornade s'abattit soudain sur nous, soulevant les eaux de la rivière, presque toujours si calmes, en vagues furieuses et les creusant en vallées profondes, brassant même le fond boueux; on eût dit un goulet étroit et sans profondeur, où, fouettées par la tempête, les lames brisent contre un estran d'alluvion. Nos

pirogues, heurtées l'une contre l'autre, menaçaient de passer à l'état de bois pour allumettes; la grande forêt gémissait et hurlait sous l'effort de la lutte, mais, une demi-heure après, l'Itouri avait repris son aspect doux et bienveillant; la feuillée était redevenue immobile.

Le 3, pendant une halte, je fis ouvrir une caisse appartenant à M. Jameson, et contenant surtout des objets en rapport avec ses goûts de naturaliste. Ses livres, ses carnets, tout ce qu'il valait la peine de conserver, je le mis dans des paquets cachetés pour les transporter avec nos effets: nous dûmes nous défaire de tout ce qui n'aurait aucune utilité en terre civilisée.

J'envoyai M. Bonny et 28 hommes au delà du Ngaiyou; peut-être un débarcadère que j'avais aperçu en passant et repassant conduirait-il à quelque bon sentier orienté vers le N.-E. Je pourrais éviter ainsi la zone dévastée qui, sur une longueur de 300 kilomètres, s'étend entre les rapides de Bassopo et l'Ibouiri; puis, au bout d'une centaine de kilomètres, quitter la rivière pour me diriger sur le lac Albert. — A son retour, notre camarade ne tarissait pas sur la dextérité, l'agilité merveilleuse de ses éclaireurs, qui, légers comme l'antilope des brousses, bondissaient par-dessus les obstacles, et, par chaque mille mètres, en gagnaient 500 sur lui. A 2 kilomètres et demi de la cale, il avait découvert un village entouré de riches bananeraies et qu'on lui dit se nommer Bavikai. J'ordonnai de reprendre notre marche sur l'heure, cette question de routes étant des plus sérieuses.

Pendant qu'on opérait le transbordement d'une rive à l'autre, je pus voir une douzaine de Madi dans le déplorable état où les avait mis la variole, et tout près d'eux, et les coudoyant avec la plus admirable insouciance, amis et camarades encore bien portants. — Si j'avais pu sur-le-champ dicter mes réflexions à un sténographe! Jamais l'ignorance ne m'avait paru plus coupable! Cette incapacité absolue de se rendre compte du danger à quelque chose d'effrayant. Sur ces êtres humains je voyais déjà s'abaisser la faux du Roi des épouvantements; la mort allait frapper et faire de ces malheureux un horrible spectacle, avant de leur donner le coup de grâce. Mais ils ne la voyaient pas.... Et je ne la verrai pas non plus; je serai trop absorbé ou trop confiant quand je tomberai à mon tour, probablement par suite de quelque inattention

momentanée. Bah! *Mambou Koua Mounjou!* qui de nous peut éviter sa destinée!

Je reproduis mes notes du 5 octobre au sujet de la malaria.

Après la région des forêts, nous avons moins souffert des fièvres africaines qu'en pays découvert, entre Matadi et le lac Stanley.

Mais une halte un peu longue dans les essarts suffit à nous rappeler que nous ne sommes pas suffisamment acclimatés pour échapper entièrement aux effluves paludéens. Il faut dire que les fièvres sont ici fort bénignes; prise à temps, une dose de quinine suffit à les chasser.

Sur le plateau de Kavalli et dans l'Oundoussouma, Jephson, Parke et moi, les uns après les autres, avons été pris par les fièvres, et pourtant la hauteur moyenne de ces terres est de 1575 mètres au-dessus de la mer. A 7 ou 800 mètres plus bas, lors de notre descente sur la plaine du Nyanza, la fièvre nous a attaqués avec plus de violence. Elle est beaucoup trop commune à Banana, au niveau même de la mer, et encore plus à Boma, 24 mètres au-dessus.

C'est à Vivi que nous avons observé le plus de cas; or l'altitude de Vivi dépasse de 75 mètres celle de Boma et il n'y a pas de marécages dans les environs.

Au lac Stanley (335 mètres), la fièvre paludéenne prend souvent une forme pernicieuse.

En descendant le Congo, vent en poupe, il est très rare que nous en ayons eu des accès.

Mais en remontant le haut Congo, vent debout, nous l'avons souvent revue, et sous ses formes les plus graves.

Dans notre long voyage sur l'Arouhouimi, nous n'avons guère eu l'occasion de penser à la malaria; mais en descendant la rivière en canot, portés à la rencontre des vents par le courant ou l'aviron, nous avons dû reconnaître bientôt que l'acclimatement ne se fait pas en un jour.

Il m'est donc prouvé que, de 15 à 1 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, on ne peut espérer d'immunité absolue, et qu'un lac de 50 kilomètres de large n'est pas une protection suffisante pour un camp établi sur ses bords; que 1 650 kilomètres de fleuve ou de rivière peuvent servir de voie à l'émanation, sous forme concentrée; un épais rideau de forêt vierge,

voire même un simple bosquet entre votre demeure et la clairière ou le pays découvert, et vous n'êtes plus exposé qu'aux fièvres locales, dont la plus légère attention à l'hygiène vous garantirait; par contre, en pays découvert, ni la maison ni la tente ne peuvent vous préserver, puisque l'air contaminé pénètre par les portes et les fenêtres ou sous les courtines et les ventilateurs. Les arbres, des plantations de grands arbustes, une haute muraille, un écran, en un mot, entre l'habitation et les courants aériens mitigerait l'influence paludéenne, et les occupants ne seraient guère exposés qu'aux miasmes des environs.

Pour Emin Pacha, une moustiquaire est la meilleure des protections contre les effluves délétères; toujours il en emportait dans ses voyages, et je me demande si, dans les pays découverts, un respirateur fixé à un voile ou bien un masque de mousseline ne seraient pas un préservatif.

Trois compagnies de quarante hommes chacune s'éloignèrent dans trois directions pour explorer les sentiers qui partent du village. La première s'égara au milieu des bois épais qui longent le Ngaiyou et dut tirer quelques coups de fusil sur les naturels de Bavikāi, en villégiature dans leurs sombres retraites; la seconde, s'engageant dans un routin courant au nord-est, rencontra bientôt de nombreux indigènes arrivant de trois villages différents; elle eut un de ses hommes blessé à la tête d'un coup de flèche. La troisième se trouva fort empêchée dans un lacs de sentes et en essaya plusieurs, mais toutes s'arrêtaient dans des bananeraies ou de maigres brousses, et ils furent trop heureux de battre en retraite avant que pussent les atteindre des sauvages bien armés et pourvus de flèches empoisonnées. Il nous fallut donc retraverser la rivière et remettre l'entreprise à un peu plus tard, car je désirais éviter à mes hommes le travail éreintant de s'ouvrir un tunnel à travers le sous-bois.

Le 10, nous sommes au « Large des Hippos ». Une nuée d'éphémères s'avancait sur la rivière, haute de 55 mètres et plus, allant de l'eau jusqu'à la cime des grands arbres, tellement épaisse que de loin nous la primes pour un brouillard et, si la chose n'eût été impossible, pour une averse de neige couleur lavande. Elle avançait à la vitesse d'environ trois nœuds